

"Mes enfants me donnent confiance en demain"

Autor(en): **Verdan, Nicolas / Barbey, Claude-Inga**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations**

Band (Jahr): - **(2019)**

Heft 111

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-906071>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Claude-Inga Barbey, telle qu'en elle-même, ultrasensible, drôle et mordante.

Yves Leresche

« Mes enfants me donnent confiance en demain »

L'humoriste Claude-Inga Barbey sort, ces jours-ci, un recueil de chroniques intitulé *50 nuances de regrets*. Un livre pour se sentir moins seul face à la bêtise du monde et aux dérives du politiquement correct. Rencontre.

Tout le monde a en tête Monique, cette femme qui donnait la réplique à Roger dans le spectacle *Bergamote*. Aujourd'hui, on rit avec Manuela, une femme de ménage espagnole à la mentalité plus suisse que suisse. *générations* a eu l'occasion de rencontrer Claude-Inga Barbey, incarnant avec talent ces deux rôles parmi tant d'autres. L'humoriste et comédienne raconte beaucoup d'elle-même dans *50 nuances de regrets*, un recueil détonnant de ses chroniques du *Matin Dimanche*, à paraître en avril aux Éditions Favre. Dans la quiétude de sa maison de Meyrin village, nous faisons connaissance avec une femme ultrasensible et clairvoyante. L'entrée se fait directement dans une cuisine accueillante, qui est aussi la pièce à vivre. Claude-Inga Barbey vit ici avec Marcel, son fils cadet qui va sur ses 18 ans.

C'est joli chez vous. Vous avez grandi ici, dans cette maison familiale à Meyrin ?

Non, je suis née derrière la gare, dans le quartier de Montbrillant. Meyrin, c'est formidable. Je n'aurais jamais pensé que j'aimerais vivre ici. J'ai acheté cette maison il y a huit ou neuf ans au cœur du village.

Quand on vous lit, on a vraiment le sentiment que c'est vous qui parlez. Vous ne jouez pas de personnage quand vous dites : « Je suis une humoriste, et mon travail est de consoler les gens. »

C'est bien moi qui parle, c'est sûr ! Je pense effectivement que la fonction de tout artiste consiste à consoler. Quand on se tape des séries TV un peu nulles pendant quelques jours, on se dit qu'on aurait pu faire autre chose. Et, tout

d'un coup, on regarde un film comme *Roma* (NDLR du réalisateur Mexicain Alfonso Cuarón) et on est plus léger. La différence est vite vue : quand c'est bien fait, cela donne de la force. La médiocrité, à l'inverse, nous fait plier encore plus les épaules.

Le quotidien, vous l'envisagez comme une course d'obstacles ?

Non, parce que je pense que, si le quotidien est parsemé de petites frustrations, on y trouve aussi de petits bonheurs. Ils figurent également dans mon livre. Il n'y a jamais uniquement du négatif. C'est toujours un doux mélange d'émotion et d'humour. Mon seul talent, c'est faire des liens entre une phrase entendue, des visages, une problématique. Dans ma tête, cela fait comme des instantanés. Mon cerveau essaie de les relier. Je crois que tout le monde fait comme moi. Mais les gens n'ont pas toujours le temps de formuler de tels liens.

Vous avez trois fils et une fille et vous êtes grand-mère d'une petite-fille, n'est-ce pas ?

Oui, Lydie, ma fille aînée, a 37 ans. Elle a une fille qui s'appelle Charlotte et qui a 5 ans. Je viens d'aller la garder. C'est ma petite Charlotte. Ma fille va avoir un deuxième bébé dans deux jours. Quand cet article sera sorti, il y a aura un nouveau petit-fils, c'est formidable ! Après, il y a Léonard, 30 ans, et Lucien, 29 ans. Et Marcel, 17 ans.

Dans *50 nuances de regrets*, vous parlez de vous comme d'une pré-sénior. Vous dites cela en vous marrant ?

Oui, bien sûr. En attendant, je suis foutue, dès lors que je me suis mise

à faire de la marche. Je n'aime pas le sport, mais j'ai trop mal au dos. Je suis donc allée chez Decathlon et j'ai acheté des bâtons. Vous vous rendez compte ? J'ai fait cinquante mètres et ils faisaient un bruit métallique. Je suis retournée chercher des bouts en caoutchouc et, depuis, ils sont dans le coffre de ma bagnole. Je ne les ai pas ressortis. C'est ça être une pré-sénior. C'est commencer à avoir mal partout. Et se dire non pas qu'on veut mourir en bonne santé, mais simplement faire des trucs pour avoir moins de douleurs au quotidien. Par exemple, je ne fume plus que le soir.

A propos de fumée, quand on vous lit, on a le sentiment que vous nourrissez une certaine nostalgie : la fumée dans les trains, les voitures sans ordinateur de bord, les téléphones et les cigarettes sans électronique... C'était mieux avant ?

Non, pas du tout. D'ailleurs, nos propres grands-parents le disaient aussi. C'est toujours mieux avant. On voit une transformation et on n'arrive plus à suivre. Je crois qu'on devient vieux le jour où l'on rentre dans un bistrot et qu'on se dit que la musique est trop forte. Alors que, trente ans plus tôt, plus elle était forte, plus on était heureux. Un vrai choc pour moi.

Dans vos chroniques, vous évoquez l'horizon 2020. C'est votre 1984 à vous. Ce futur déshumanisé, robotisé, lobotomisé, c'est déjà demain ?

Oui, mais je n'en ai pas peur. Quand j'observe mes enfants, je vois quatre êtres intelligents, sensibles au >>>

climat, aux animaux et qui votent. Je ne crains pas ce qui passe chez nous. J'ai l'espoir dans la jeune génération. Je suis certaine qu'ils feront quelque chose de tout ça. Cela dit, de toute façon, tout est cyclique. Là, un siècle et vingt ans après la révolution industrielle, nous vivons la révolution numérique. Regardez autour de nous: l'extrême droite pointe son nez un peu partout. On n'est pas à l'abri d'un conflit. Mais nous ne sommes pas fabriqués pour déceler de telles menaces. Les personnes qui ont connu les horreurs de la Seconde Guerre mondiale ne seront bientôt plus là pour raconter les horreurs. Moi qui ai suivi les devoirs scolaires de mes enfants de 1982 à maintenant, je trouve que l'histoire est enseignée de façon pathétique dans ce pays. Marcel, qui est en deuxième du collège (gymnase ou lycée) étudie Luther. Les camps de concentration, les causes des deux guerres mondiales, tout cela n'est toujours pas au programme.

Vous évoquez cependant une forme de peur, bien présente dans 50 nuances de regrets. C'est la vôtre ou est-ce une forme d'angoisse largement répandue? Et, pour cause, dans un monde anxigène...

Vous savez quelle est la différence fondamentale entre la peur et la phobie, comme je l'écris dans l'une de mes chroniques? Pour faire simple, la peur, c'est se promener dans la savane avec un fusil, parce qu'on a peur de croiser un lion. La phobie, c'est se promener dans un centre commercial avec un fusil, parce qu'on a peur de croiser un lion. Aujourd'hui, l'anxiété est en hausse. Il faut mettre des casques aux bébés sur les tricyles, bientôt les pistes de ski auront des feux rouges, est tout cela est lié au pognon des assurances et leurs campagnes de prévention et de la prise de risque minimum. Le paradoxe de toutes ces mesures sécuritaires? Elles nous fichent la trouille. Pour moi, c'est ça qui est le plus redoutable en Suisse. Cette culture de la peur est perverse.

Dans un registre plus léger, vous avez fait une observation étonnante. A vous lire, il semble

que les femmes baissent la tête en passant sous la barrière du parking.

Mais oui! Il n'y a qu'à observer. Ce n'est pas moi qui invente. Et moi, je le fais aussi. J'ai un abonnement au parking souterrain proche de chez moi. Et, quand je passe sous ladite barrière levée, assise à la place du conducteur, je baisse systématiquement la tête.

«La culture de la peur est perverse»

CLAUDE-INGA BARBEY, HUMORISTE



Vous vous êtes réellement postée à l'entrée d'un parking souterrain pour vérifier ce phénomène?

Absolument. J'y suis restée vingt minutes. Et toutes les femmes baissent la tête au moment du passage sous la barrière, alors que les hommes, eux, restent parfaitement droits. Je pense que c'est un principe d'anticipation, et c'est très féminin. Les femmes pensent à se protéger et à protéger les autres. Nous avons une plus grande sensibilité à ce qui nous entoure.

Tout à l'heure, c'est votre chien Monk qui m'a accueilli derrière la porte. Dans votre livre, vous parlez d'un autre chien prénommé Jésus. Pourtant, vous dites ne pas trop aimer les animaux?

Si si, je les aime beaucoup, mais de loin. Mais pas forcément pour vivre avec eux. Mes enfants ont fait rentrer toutes sortes d'animaux à la maison: des poules, des lapins, des cochons d'Inde, des phasmes, plein des bocaux, des rats développant des tumeurs grosses comme des boules de

chewing-gum. A la fin, c'est toujours moi qui nettoiais les cages. Monk, c'est le même chien que la reine d'Angleterre. Je suis allée le chercher en Suisse allemande, pour rassurer mon fils qui avait peur la nuit quand il était petit. Naturellement, c'est moi qui le promène tout le temps. L'avantage, c'est que sortir Monk et faire toujours le même trajet avec lui me permet de réfléchir et d'avoir des idées.

Et cet autre chien qui s'appelle Jésus?

Cela m'a toujours fait rire d'avoir un chien qui se prénomme ainsi. Au parc, tu peux crier «Jésus retour!».

Mais, Jésus, hors sphère canine, cela vous inspire quoi?

Je suis extrêmement croyante. Je me suis fait baptiser à 45 ans et quelque. J'ai choisi l'Eglise catholique, car elle était plus près de chez moi. J'ai fait deux ans de catéchisme avec des Africains qui veulent épouser des Européennes et qui ne sont pas cathos ou des parains ou marraines qui sont obligés de suivre le cathé. On était peut-être deux ou trois à avoir une réelle foi. C'était ardu. Mais c'est fait et je me rends très souvent à la messe. Je ne crois pas du tout au dogme. J'ai une foi profonde. Et j'aime les églises catholiques, avec leurs bougies et leurs fleurs.

Vos parents étaient pratiquants?

Mes parents n'étaient rien. Ils sont morts, il y a très longtemps. J'ai été adoptée et ma famille était profondément athée.

Dans vos chroniques, vous disséquez la vie des couples. C'est atrocement bien observé. Vous y allez au scalpel affûté et vous semblez en tirer une certaine jouissance...

Dans ma vie, j'ai eu tout ce qu'il est possible d'espérer: un mariage merveilleux pendant dix-sept ans, avec un type formidable, et tout ce que cela peut représenter de vie de famille, avec maison, piscine, hypothèques. Puis, j'ai vécu une passion amoureuse de huit ans. Et, après, plus rien. Le calme plat. Mes enfants me disent d'aller sur un site de rencontre,

convaincus que ce n'est pas possible que je ne rencontre personne. Je leur réponds que je n'ai besoin de rien de plus. Il ne me manque peut-être que le compagnonnage. Pour le reste, les différentes visions de l'amour, Dieu merci, j'ai tout eu.

S'il y a un enseignement qu'on tire de vos chroniques, c'est bien celui-ci: «Ne vous faites pas tant de mal! Ayez pitié de vous-même! Mangez de tout, fumez, ne vous prenez pas la tête avec le durable... Soyez auto-indulgent.»

Parce que, demain, vous pouvez être écrasé par un bus. C'est tout. Vous pouvez toujours tenir jusqu'à 90 ans et vous débrouiller avec votre AVS minable. On peut aussi mourir à 66 ans avec une fortune dormant sur votre 2^e pilier. Et bouffer des anxiolytiques pour ne plus avoir peur de tout.

Carburer aux anxiolytiques? Ce n'est pas ce qui ressort de vos chroniques.

Moi, j'en bouffe.

De toutes les périodes humoristes, c'est laquelle où vous avez eu le sentiment d'avoir pu donner le maximum?

C'est maintenant. J'aime bien jouer plusieurs personnages à la fois. Avec Bergamote, le

jour d'hui. Ce qui me manque, c'est de ne pas faire quelque chose de triste. J'aimerais créer un truc où l'on ne se tape pas forcément sur les cuisses.

Dans la vie comme dans le conte, vous êtes finalement toujours celle qui ose dire quand le roi est nu?

C'est joli, comme formule. C'est gentil.

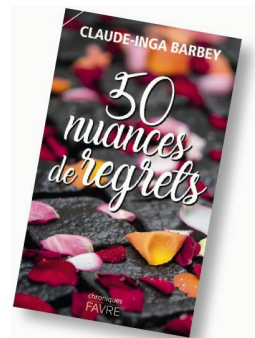
Enfant, vous étiez comme ça, à oser dire ce que tout le monde voit et personne n'ose dénoncer?

Je n'étais que révoltée. A 9 ans, en 1970, je me souviens que je ramassais des déchets dans la rue en passant avec une charrette. J'avais un panneau. C'était écrit: «Halte à la pollution!»

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS VERDAN



Manuela, la plus Suisse des Espagnoles.



50 nuances de regrets, Claude-Inga Barbey, Editions Favre

personnage de Monique était indissociablement lié à Patrick Lapp. Mon rôle était trop proche de moi. J'avais l'impression de le subir. Il y avait une plus grande part de hasard et moins d'habileté qu'au-

MANUELA NOUS TEND UN CERTAIN MIROIR DE LA SUISSE

Le dimanche, les femmes de ménage sont en congé. Sauf Manuela Rodriguez, un personnage créé par l'humoriste lui permettant de raconter la vie intime de personnalités chez qui elle joue à faire le ménage. On trouve les vidéos de ces sketches dans les rubriques Web des publications romandes de Tamedia. Et que dirait Manuela en débarquant chez Claude-Inga Barbey? «C'est oune artisté. Mais tu peux manger par terre chez elle, merda!» Oui, parce que la comédienne se dit très maniaque: «C'est tellement le bordel dans ma tête que ma maison est en ordre.»